

Essais, entretiens et débats

Cet entretien a été publié dans les *Cahiers de la SSFA* (automne 2016, n°4)



Le rapport entre la fiction et le réel. Entretien avec Dominique Manotti

*Au Conservatoire National des Arts et Métiers, le 1^{er} avril 2016
Transcription et mise en forme par Isabelle Chambost*

Yamina Tadjeddine¹ :

Le fil conducteur de notre entretien avec Dominique Manotti², que je remercie d'être parmi nous, sera le rapport entre la fiction et le réel à propos du monde de la finance, en prenant pour point de départ son roman *Le rêve de Madoff*³. Bernard Madoff a été une source d'inspiration pour les chercheurs en économie, en gestion et d'autres sciences sociales ainsi que pour les journalistes. J'avais notamment lu l'ouvrage d'un journaliste américain, Peter Sander⁴.

Ce dialogue entre le rapport au terrain de la fiction et la réalité, est aussi celui de l'approche scientifique. Finalement, en tant que chercheurs, n'avons-nous pas à donner plus de preuves de vérité qu'un romancier ou qu'un journaliste ? Vous êtes aujourd'hui, Dominique Manotti, une auteure de romans reconnue. Mais il n'y a pas si longtemps que cela, vous étiez plutôt à ma place, puisque vous avez été, dans une autre vie, maître de conférences à Paris VIII, à sa création.

Vous avez fait une thèse sur la question de la nationalisation des chemins de fer dans l'idéologie républicaine au XIX^e siècle⁵. La question de l'histoire économique, du rapport État/marché y était déjà présente. Et pour moi qui ai fait ma thèse avec André Orléan⁶, les chemins de fer sont un espace fabuleux lorsque l'on est passionnée par la spéculation. Dans cette ancienne vie d'historienne économiste, vous aviez déjà un rapport au terrain, vous questionniez le terrain sous l'angle du chercheur.

Quelle différence vous pourriez faire entre ce rapport historique du chercheur au terrain et celui, aujourd'hui, de la romancière, à propos du cas Madoff ?

Dominique Manotti :

La démarche est quand même... J'ai commencé à écrire de la fiction très tard et je suis tout à fait consciente que, quand j'aborde un sujet de fiction, je commence par faire un travail proche du travail de l'historien, c'est-à-dire que je commence à faire un travail de documentation qui est proche de celui de l'historien. Ce n'est pas exactement la même chose, mais c'est quand même très proche. J'ai évidemment une attitude révérencieuse à

1. Professeure de sciences économiques à l'Université de Nancy.

2. Enseignante-chercheuse en histoire contemporaine à l'Université de Paris VIII, puis auteure de romans noirs.

3. Dominique Manotti, *Le rêve de Madoff, L'information est une marchandise comme une autre*. Paris, Allia, 2013.

4. Peter Sander, *Madoff: Corruption, Deceit, and the Making of the World's Notorious Ponzzi Scheme*. New Delhi, Om Books International, 2009.

5. « La question du rachat des chemins de fer dans l'idéologie républicaine du XIX^e siècle », Université de Dijon, 1975.

6. « Modèles fondamentaliste, stratégique, conventionnaliste : une typologie de la décision spéculative », Ecole Polytechnique, 2000.

l'égard des sources. Mais la liberté de la fiction est quand même infiniment plus grande, et surtout, sur un petit truc comme Madoff, l'angle d'attaque n'est pas du tout le même. Pour le coup, il y a une énorme différence. D'abord, je vais vous dire pourquoi j'ai fait ce roman. En 2008, les papiers qui paraissent sur Madoff, comme j'ai déjà fait pas mal de romans sur les questions financières, ne m'intéressent pas.

Ce qui provoque tout d'un coup l'intérêt, c'est, en 2011, le plaider-coupable de Madoff. Donc évidemment pas de procès, donc une absence de sources qu'un procès aurait pu fournir puisque Madoff accepte de plaider coupable. La conférence de presse du procureur qui annonce le plaider-coupable commence par une déclaration hallucinante. C'est [quand même] le procureur de New York qui déclare : « Je n'ai jamais rencontré un criminel aussi atroce que Madoff. » J'ai eu une réaction de véritable colère. On sort de la crise des *subprimes* qui a fait des millions de sans-abri aux États-Unis – de gens qui ont perdu leur maison – sans parler du reste du monde. Madoff escroque... Encore faudrait-il regarder assez précisément la notion d'escroquerie parce que pendant 20 ans, il paye 12 % d'intérêt tous les ans. Mais admettons la notion d'escroquerie. Il escroque des riches voire des très riches ce qui, aux États-Unis, n'est pas possible. Mais il ne touche absolument pas aux *subprimes* car, dès le début, il sait que les *subprimes* vont se casser la figure.

Aux États-Unis, vous pouvez mettre des millions de gens à la rue, ce n'est pas grave, mais vous n'avez pas le droit d'escroquer quelques riches. D'où ma colère et l'envie d'écrire quelque chose qui n'est pas du tout la vérité économique sur Madoff car, de toute façon, il faudrait attendre le retour au public d'un certain nombre de sources pour pouvoir vraiment l'établir. Ce qui me motive, c'est le caractère absolument mythique de Madoff. Madoff, c'est un mythe américain et c'est ce que j'ai envie de raconter, le mythe de la réussite et du culte de l'argent, le mythe de la chute, le mythe du bouc émissaire, tout cela en un bloc. Et le rêve – c'est ce qu'il dit à la fin [du roman] – c'est pourquoi ne pas finir à la tête de la SEC comme Joseph Kennedy, qui était quand même le trésorier de la mafia de Chicago.

Bien sûr pour construire ce récit littéraire, je m'appuie sur un certain nombre de sources. Là aussi j'ai été très surprise, parce que c'était la première fois que je cherchais sur internet sur un thème américain, devant la masse incroyable de documents existants. Je me suis essentiellement appuyée sur les deux rapports de [Harry] Markopolos⁷, un trader qui a fait un rapport à la SEC en leur disant : « C'est une escroquerie. Ça ne peut pas fonctionner ». Pour une raison très simple... Markopolos avait des amis qui avaient mis de l'argent chez Madoff et qui lui ont transmis les comptes-rendus de gestion que Madoff réalisait et envoyait à ses clients. Pendant 20 ans, il a payé 12 % d'intérêts par an. Beaucoup de personnes ont fait beaucoup d'argent avec Madoff. Markopolos lit les comptes – il sait que ce sont des comptes de fait – et il écrit à la SEC pour dire qu'il y a une escroquerie derrière. C'est lui qui avance l'idée d'une pyramide de Ponzi, idée qui ne me paraît pas du tout juste, mais c'est autre chose. Par deux fois, la SEC ne donne pas suite.

Et j'ai lu également le rapport du syndic de faillite, qui est aussi sur internet, qui fait apparaître que [Jerry] Picower, l'associé de Madoff, a touché certaines années 900 % d'intérêts. Il est mort opportunément d'une crise cardiaque dans sa piscine avant le procès de Madoff. Il n'avait jamais eu de problèmes cardiaques auparavant. Mais la vie est ainsi faite. Sa veuve accepte une amende d'un milliard et demi de dollars pour arrêter les poursuites. Les chiffres sont vertigineux. On est très loin d'une pyramide de Ponzi...

Vous savez que Madoff, à l'heure actuelle, est en prison. Il va y mourir, évidemment. Sa prison est très correcte ; il y en a quelques-unes aux États-Unis. Il est en prison avec les quelques chefs de mafia qui sont en tôle et qui ont créé une association, un groupement de placements financiers. C'est Madoff qui les conseille. Pour moi, Madoff est aujourd'hui un homme heureux. Il était chargé d'une femme épouvantable qu'il avait épousée parce qu'il s'était marié avec son beau-père dont il avait besoin du carnet d'adresses. Madoff est un homme d'origine très modeste. Pour démarrer, il a besoin de quelqu'un qui lui mette le pied à l'étrier. Ce n'est pas nouveau, Balzac l'a déjà très bien raconté. Il est donc en tôle. Il n'a plus à s'occuper de rien, il n'a plus sa femme sur le dos et il joue toute la journée à placer le fric des milliardaires de la mafia. C'est mieux que les sorcières de Salem. Le bouc émissaire finit en homme heureux.

7. Rapport intitulé « The world's largest hedge fund is a fraud », transmis à la SEC en 2005.

Y.T.

Je vais rebondir sur cette idée d'un homme heureux. C'est assez étrange parce que, dans votre livre, Madoff est acteur jusqu'à l'arrivée, dans votre fiction, de Jeffry Picower. C'est lui qui donnerait l'idée à Madoff de faire tout cela. D'une certaine façon, on peut se dire que vous êtes gentille avec lui. Pourquoi ne pas avoir conservé cette figure du bouc émissaire – comme par exemple Jo Kennedy à qui on a quand même reproché la crise de 1929 – et, en gros, de l'avoir dédouané de l'imagination de cette structure, alors que d'autres sources, au contraire, montrent que c'est quand même lui qui en serait à l'initiative ?

D.M.

Je n'en fais pas un personnage secondaire, j'en fais vraiment un associé de Picower. Il est le volet respectable et respecté de l'association. Picower, c'est quelqu'un dont tout le monde se méfie. Madoff, c'est quelqu'un qui inspire confiance. C'est son rôle dans la vie. C'est un homme qui inspire confiance. Et je pense qu'une des raisons aussi, à la fin, de sa chute, c'est qu'il en a eu marre de ce rôle-là. C'est ce que je raconte. Ça, c'est complètement inventé.

Y.T.

Picower, j'ai recherché, j'ai essayé de trouver s'il y avait des traces de lui quelque part pour savoir d'où il venait... Habituellement, on dit que c'est un système à Ponzi où, finalement, l'argent nouveau permettait de payer l'argent ancien. Ce que vous expliquez, enfin ce que vous proposez comme fiction, c'est que Jeffry Picower aurait eu des clients fortunés qui seraient venus de territoires autres que des États-Unis, pas nécessairement de l'argent totalement sale, mais de l'argent qui aurait constitué une forme de caisse noire colossale dans laquelle, finalement, Madoff pouvait puiser sans problème pour payer les nouveaux venus.

C'est pour cela que la figure de Jeffry Picower que vous introduisez est quand même assez étonnante. C'est l'envers de l'image de la finance américaine. On a la vision de Wall Street, comme quelque chose qui fonctionne bien, qui fonctionne sur la confiance. On sait bien que cette finance est inscrite dans des circuits financiers internationaux et que tout cela tient – y compris le volume de crédits – grâce à toutes les masses colossales de flux étrangers qui alimentent les États-Unis. Cette image de Jeffry Picower, c'est juste pour signaler que ce mythe américain n'est qu'une facette d'un montage beaucoup plus complexe qui implique une circulation globale de l'argent et dont on ne sait pas finalement qui dirige quoi dans tout cet argent qui arrive à Wall Street ?

D.M.

Ce que l'on sait avec certitude quand même, c'est que les deux plus gros paradis fiscaux du monde sont la bourse de New York, Wall Street, et la City de Londres. Les autres paradis fiscaux en dépendent. Ce sont les deux têtes de file de l'argent noir : il y a les paradis fiscaux qui se déversent sur Wall Street et ceux qui se déversent sur la City de Londres. Cela je ne l'invente pas.

Y.T.

Grâce à ce personnage-là, vous pouvez faire un lien avec *Or noir* ou avec d'autres ouvrages sans nécessairement le mentionner. Est-ce que c'est comme cela que vous l'avez pensé ? A travers ce personnage imaginaire on a quelque chose d'instrumentalisé...

D.M.

Il n'est pas imaginaire, il a quand même eu un amphithéâtre de Harvard à son nom... enfin il y en avait un. On a depuis enlevé son nom.

Y.T.

... dans son rôle auprès de Madoff, c'est-à-dire ce rôle où il aurait alimenté la structure avec énormément de capitaux.

D.M.

Une pyramide de Ponzi ne peut pas fonctionner pendant 20 ans en payant des intérêts de 12 % à l'ensemble de ses clients sans aucune défaillance à aucun moment. Jamais. Et à certains de ses clients, des taux d'intérêts faramineux ont été versés – 900 % une année pour Picower – qui n'ont rien à voir avec de véritables taux d'intérêt. Ce sont réellement des bénéfices qui ont été versés. Pour quelles raisons ?

Par ailleurs, le fonds frauduleux a été créé au moment où il y a eu la fameuse première crise des *subprimes* des années 85-86 lorsque les 1.100 caisses d'épargne américaines font faillite. On a déjà, à cette époque, une première vague de krach immobilier et de gens fichus dehors. La seule différence avec la deuxième crise des *subprimes*, c'est qu'il n'y avait pas eu de titrisation. Donc la crise ne s'est pas développée dans le reste du monde comme cela se passera dans la deuxième crise. Mais la première crise, celle qui est illustrée dans *Wall Street* d'Oliver Stone, est toute aussi importante pour les Américains que la deuxième.

Ce qui se passe à ce moment-là, c'est qu'un certain nombre de sociétés véreuses qui servaient à amener à la bourse l'argent de la cocaïne notamment, font faillite. Et c'est à ce moment là qu'apparaît le fonds Madoff, le deuxième fonds. Parce qu'il a toujours eu son cabinet de *broker* qui est tout à fait légal, qui marche très bien, qui est officiel et qui sert de couverture à tout le reste. Donc si on laisse ce cabinet de *broker*, la fameuse soi-disant pyramide de Ponzi qu'il monte en liaison avec Picower, apparaît à ce moment-là. Moi, en tant que romancière, j'ai parfaitement le droit de me dire que ce n'est pas un hasard. Et ce n'est quand même pas un hasard...

Nicolas Praquin⁸

A partir de quel moment vous échappez-vous de vos sources ? Est-ce parce que vos sources sont incomplètes ou parce que votre imagination vous emmène au-delà de la réalité palpable que nous donnent les sources ? Quel est le processus mental qui vous octroie cette liberté alors qu'en tant que chercheurs, c'est peut-être la liberté que l'on ne s'autorise pas à prendre et qui, d'une certaine façon – et j'ai même envie de dire qu'au-delà de la frustration – peut nous éloigner de la possibilité d'imaginer ce qui aurait pu se passer. Alors que cette capacité à imaginer est aussi une possibilité de comprendre une réalité pour laquelle, encore une fois, on n'a pas de sources. C'est ce processus-là qu'il m'intéresserait de comprendre.

D.M.

Je démarre des sources. Je ne pars pas d'un truc imaginaire. Et c'est à partir d'un certain moment... Sur Madoff – sur *Or noir*⁹ ce sera pareil – c'est à partir du moment où je tombe sur une corrélation possible que je file à l'imaginaire. Je choisis la corrélation qui m'intéresse et j'imaginaire... Et la corrélation, le truc qui a fait tilt, c'est le moment où je découvre que Madoff monte son affaire au moment où les flux de cocaïne vers Wall Street s'arrêtent.

8. Professeur de sciences de gestion, Université Paris-Sud, IUT de Sceaux, spécialisé en histoire de la comptabilité.

9. *Or noir*, Paris, Gallimard, 2015. Grand prix du roman noir 2016 (festival du film policier de Beaune).

N.P.

Comment gérez-vous cela ? Cela peut être difficile de se dire tout d'un coup, je m'échappe de mes sources... Il y a une forme de césure, qui doit se passer sans doute dans l'écriture et dans cette capacité à se projeter dans l'histoire, qui ne doit pas être facile à négocier.

D.M.

Si, c'est le bonheur. (Rires). C'est-à-dire que là, clairement je fais du roman. C'est le moment où on se prend pour Dieu, carrément, où on se dit : « J'ai bien fait d'arrêter de faire de l'Histoire » (Rires). Je vais vous raconter juste une anecdote. J'ai eu exactement la même démarche dans *Or noir*. Ce roman noir a trait au problème de la contrebande du pétrole en Méditerranée de 1969 à 1973 avant le choc pétrolier, soit la période des premiers tâtonnements du trading du pétrole à l'explosion du trading du pétrole après 73 ainsi que de l'effondrement de la French connexion en France qui est coupée entre 69 et 73. Et quand les derniers de la French tombent en 73, on ne retrouve pas un rond, pas d'argent. Alors que la French, c'est comme Madoff. Décidément, les cycles de 20 ans... La French a fait du trafic d'héroïne avec les États-Unis pendant 20 ans. Imaginez quand même les masses d'argent qui sont passées là, colossales. On ne les retrouve pas.

J'ai donc monté mon roman sur le fait que l'argent de la French avait servi, entre autres – il y avait eu d'autres investissements à l'étranger - à financer les débuts du trading du pétrole. En effet, au démarrage, ce trading était une forme de contrebande que les banques ne finançaient pas avant 73. Donc il fallait bien qu'ils trouvent du fric. Et le pétrole en temps de guerre, cela coûte cher. Donc voilà, je tombe sur la coïncidence entre la French et le trading du pétrole, la contrebande en Méditerranée et je me dis : « J'explore, j'y vais, je cherche ». Je crée un montage à partir de là.

Et l'année dernière [2015], en juin – le bouquin est sorti en mars – je rencontre un flic marseillais à la retraite (cela se passe en 73 à Marseille) qui fait des kilomètres pour venir me voir et qui me dit : « Quelles étaient vos sources ? » Alors comme je suis foncièrement honnête, je lui dis je n'en avais pas, que j'ai imaginé. Et il me dit : « Mais vous savez que nous, on était sur la même ligne, et pendant un an, on a planqué pour trouver les rapports entre les deux. Mais on n'est pas arrivé à établir les preuves. » Voilà. Vous êtes vraiment heureux quand vous arrive une histoire comme celle-là.

Donc si vous voulez, c'est la réalité des faits qui me pousse à imaginer. Et ce passage à l'imaginaire, c'est le moment de liberté. Et j'ai le sentiment, quand je fais ça... – c'est peut-être complètement faux mais vous m'avez interrogée sur la façon dont je le ressentais – j'ai le sentiment d'éclairer les choses. Ce n'est peut-être pas vrai, mais à la limite, cela pousse quand même à ne pas se contenter de ce que l'on sait avec évidence. Ce que l'on arrive à connaître en histoire dépend aussi des recherches que l'on fait, des nouvelles sources et des nouvelles archives. C'est absolument évident, nous sommes tributaires de ce que nous trouvons comme archives, mais nous sommes aussi tributaires de notre imaginaire pour savoir ce que l'on cherche comme archives.

Je vais vous donner un exemple. J'étais tout juste enseignante quand il y a eu la querelle sur le massacre du 17 octobre 1961 à Paris. En 1984 sort le roman de Daeninckx¹⁰ selon lequel il y a eu 200 ou 300 morts. A ce moment-là, la version historique claire et nette, c'est deux morts, peut-être trois. Je suis, à ce moment-là, à Paris VIII et je discute avec un des spécialistes de la question qui me dit : « Daeninckx, c'est du rêve complet, c'est absurde. » Pourquoi ? Pas parce que l'historien était malhonnête mais parce qu'il avait travaillé à partir des archives de la préfecture de police, des archives officielles qui nous donnaient deux ou trois morts. Daeninckx n'a pas fait un travail d'historien. Il avait un beau-frère algérien qui avait participé à la manif et qui lui a raconté. Donc de fil en aiguille, il est allé voir tous les copains de son beau-frère et il est allé récolter toute une série de témoignages, qu'il a essayé de recouper. Et il a imaginé dans son roman ce massacre du

10. *Meurtres pour mémoire*. Paris, Gallimard, 1984.

17 octobre 1961. Cela a été la première fois où l'on en a parlé vraiment en France à partir d'un roman. Et c'est Einaudi¹¹, qui vient de mourir d'ailleurs, un historien qui, ensuite, a trouvé les archives qui permettaient de conforter la vision des choses qu'avait donnée Daeninckx et de fixer le chiffre aux alentours de 200, je crois.

Donc vous voyez, les archives... Pour prendre l'histoire des femmes par exemple... Les femmes disparaissent totalement des archives officielles, elles n'existent pas. J'ai été complètement sidérée quand j'ai travaillé sur les canuts. La révolte des canuts au XIXe siècle laisse une image d'ouvriers masculins. Les canuts, c'était des hommes. J'ai jeté un coup d'œil sur les statistiques des morts sur les barricades. La moitié était des femmes. Tant que l'on n'a pas pris comme centre d'intérêt les archives privées, la correspondance, les budgets familiaux, etc., on n'a pas trouvé les femmes dans l'histoire. Ce n'est pas qu'elles n'y étaient pas, c'est qu'elles n'ont pas laissé les traces officielles que laissent les hommes. Donc il faut que l'on invente nos domaines d'archives. Et le roman a une part vachement importante là-dessus, parce que là, effectivement, l'imaginaire est libre. Après... mon imaginaire, je le fais toujours reposer sur de la vraisemblance : ces coïncidences, je ne les invente pas, je les trouve. Et à partir de là, je les fais marcher...

Y.T.

Donc, le rêve, c'est que Madoff puisse revenir aussi...

D.M.

C'est son rêve.

Y.T.

Même si pour l'instant, Madoff ne fait que poursuivre ses activités, comme vous l'avez mentionné, ce rêve-là a une réalité. Si l'on regarde la figure de BlackRock¹², qui est en fait un *hedge fund* totalement opaque et qui est intervenu comme *dark pool*¹³ sur des produits titrisés de gré à gré et tout ce que l'on veut, BlackRock est désormais le conseil officiel de la FED et de la BCE. On voit que même si vous racontez une fiction, derrière, il y a une vraisemblance.

D.M.

Il y a le cas de Jo Kennedy. Le père du président, a été nommé à la tête de la SEC par Roosevelt qui venait de créer la SEC et disait : « Pour surveiller les escrocs, il faut faire appel à un escroc ». Il a fait appel à Jo Kennedy qui était banquier de la mafia de Chicago. Et le fait que Jo Kennedy ait fait sa fortune avec la mafia de Chicago n'a pas nui à un Jack Kennedy. On est aux États-Unis. Il est vraiment fondamental, pour comprendre les États-Unis, de savoir que les mafias ont été des instruments de la naissance de la nation américaine.

On est en pleine crise des réfugiés aujourd'hui et on voit à quel point notre pays est totalement incapable d'accepter des flux de migrants. Pour vous donner une toute petite idée, à Chicago, en 1836, il y a 360 habitants. En 1881, il y en a 2 millions et demi. C'est une croissance exponentielle. La ville est couverte par des flots continus d'immigrés qui arrivent, de nationalités, de cultures, d'origines différentes. Et la ville a survécu parce que ces flots d'immigrés se structuraient à travers des phénomènes de mafias : italienne, juive, irlandaise, plus tard russe. Vous n'avez pas de mafia WASP... Ces mafias assurent le lien entre les politiques –

11. Jean-Luc Einaudi, auteur notamment de *La Bataille de Paris*, Paris, Editions du Seuil, 1990.

12. Créée en 1988, BlackRock est l'une des sociétés de gestion les plus importantes au monde.

13. Système boursier exploité par un prestataire de services d'investissement ou par un opérateur de marché permettant de contourner les réglementations tout en restant anonyme.

qui sont WASP pour la plupart – et les immigrants. Elles jouent un rôle fondamental et donc sont parfaitement acceptées. On fait semblant d'en arrêter quelques-uns de temps en temps. Mais tout le monde sait que les mafias gèrent les caisses d'un certain nombre de syndicats aux États-Unis et cela ne pose aucun problème. Tout le monde sait qu'une mafia gère Las Vegas et blanchit ainsi son argent. Nixon était un très grand ami de Santo Trafficante junior¹⁴ et ils ont monté ensemble l'arrivée de la cocaïne en Floride.

Si on néglige cet aspect d'intégration profonde du gangstérisme, du crime organisé aux États-Unis, on risque de passer à côté d'une réalité qui est encore très vivante et qui a son origine dans la gestion du flux d'immigrés. Comment imaginez-vous que les WASP seraient arrivés à gérer tout cela ? Ils n'y seraient jamais parvenus s'ils n'avaient pas fait confiance aux chefs naturels, c'est-à-dire les gangsters. En plus, les mafias assuraient, à travers leur mode de fonctionnement, la promotion des meilleurs, ceux qui aimaient le plus l'argent, ce qui est quand même le critère essentiel de réussite de la nation américaine.

Marc Lenglet

Il y a eu quelques expériences qui essaient justement de marier recherche et roman. Le premier exemple auquel je pense, c'est Bruno Latour et son enquête sur le Conseil d'État¹⁵. Comme il est tenu par une stricte confidentialité, la seule solution qu'il ait eue fut d'inventer des histoires pour expliquer ce qui s'y passe, en retravaillant les cas discutés en séance. Deuxième exemple intéressant, le travail d'Éric Chauvier, qui est anthropologue et qui raconte dans une de ses publications¹⁶ l'histoire d'une interaction indirecte avec une jeune mendiante. Tout au long du récit, il fait intervenir à ses côtés des personnages (collègues, amis) qui commentent, font part de leurs observations, etc. Dans ces deux cas, on a donc des récits qui sont écrits par des scientifiques, un sociologue et un anthropologue, et qui font usage l'un et l'autre de formes de récit.

Intervention du public

Mais le problème c'est le retour sur la vérité. On pourrait aussi imaginer, comme c'est arrivé tant de fois, qu'il y ait des récits qui finalement contredisent et intervertissent ce qu'est la vérité. C'est peut-être la différence entre science et roman ; à tel moment, on est dans le contestable, le vérifiable, dans l'archive ; à un autre moment, on est dans la réflexion, dans l'imagination,...

D.M.

Les historiens ne pensent pas atteindre une vérité. Ils savent que ce qu'ils racontent dépend de la période dans laquelle ils sont, que le discours sur la chute de l'Empire romain dépend absolument de la période dans laquelle l'historien se trouve, que le point de vue qu'il va avoir sur la chute de l'Empire romain dépend de l'ambiance générale dans laquelle il est, des études qu'il a faites. Il atteindra un récit sur l'histoire de la chute de l'Empire romain qui, dans le meilleur des cas, sera porteur de réflexions et amènera de nouvelles réflexions et peut-être partiellement quelques éléments de vérité si on découvre telle ou telle pièce nouvelle. Par exemple en Avignon, on vient de découvrir, dans le Rhône, une barque que l'on a complètement conservée et maintenant, on peut dire des choses beaucoup plus vraies sur le transport des matériaux lourds sur le Rhône sous la période d'Auguste. D'accord, on atteint cette vérité-là, mais sur Auguste, aucune vérité. Je ne vous parle même pas de notre seule source sur la conquête des Gaules qui est le livre de Jules César. (Rires).

N.P.

Ça revient à poser la question de l'imaginaire finalement. Quand on est un chercheur, notre travail, c'est d'abord de penser à partir de sources. Mais il suppose aussi de faire appel à son imagination. Donc la

14. Fils d'un mafieux sicilien implanté en Floride, dont il perpétue la tradition.

15. *La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'Etat*. Paris, La Découverte, 2002.

16. *Anthropologie*. Paris, Allia, 2006.

frontière n'est pas si poreuse que cela... La frontière entre fiction et recherche scientifique, à mon avis, est beaucoup plus poreuse qu'on ne l'imagine.

D.M.

Je suis d'accord avec vous.

N.P.

Je veux bien citer cet exemple de Serge Tisseron, psychanalyste, qui s'est beaucoup intéressé à l'image. Il s'est intéressé à l'histoire de Tintin, à l'histoire d'Hergé plus exactement, à l'époque où les sources familiales d'Hergé n'étaient pas ouvertes. Et en fait, à travers la lecture de Tintin, il a réussi à montrer qu'Hergé était un enfant naturel. Bien sûr, cela n'a pas fait plaisir. Mais quand les sources ont pu être utilisées, on s'est aperçu que ses conclusions étaient vraies. Pour moi c'est un bon exemple du travail de l'imagination. C'est-à-dire qu'à partir d'un certain nombre d'indices, de recoupements, on va faire appel à son imagination pour imaginer ce qui aurait pu se passer. Alors parfois on imagine à côté, mais parfois ce que l'on imagine rejoint la réalité telle qu'elle s'est donnée. C'est pour cela que, le fait de faire la différence entre le travail scientifique et le travail de fiction, je le comprends d'un point de vue institutionnel et académique. Mais en termes de processus cognitif, je ne suis pas convaincu qu'il y ait un grand écart entre les deux.

D.M.

Je suis tout à fait d'accord avec vous. C'est l'imagination qui permet de découvrir de nouvelles sources en histoire et des nouvelles archives. C'est parce qu'on les cherche qu'on les trouve, et on les cherche parce qu'on pense qu'elles peuvent exister donc on imagine qu'elles peuvent exister. C'est une démarche... Là-dessus, je crois que les historiens sont très largement d'accord. Les historiens pensent avec un décalage dans le temps considérable ; au moins, les historiens de ma génération, actuellement, ça va plus vite.

Pierre Vilar a fait une thèse extraordinaire sur la Catalogne dans la crise¹⁷. Pourquoi est-ce qu'il se pose ce type de sujets, la crise au XVIIe siècle ? Parce qu'il est en train de vivre la crise de 1929. Il produit son livre et le publie en pleines Trente Glorieuses... Les historiens sont toujours en décalage parce que pour une thèse sérieuse, il faut vingt ans de recherches. Et entre le moment où le sujet apparaît comme une nécessité absolue et le moment où le livre est produit, il y avait, dans ma génération, un temps considérable. Pierre Vilar, j'ai travaillé avec lui. Il était parfaitement conscient du fait que sa problématique sur la Catalogne devait tout à la crise de 1929 qu'il avait vécue et qu'il réinterprétait la crise du XVIIe siècle à travers les outils de la crise de 1929. Il n'avait pas d'illusions là-dessus. Il n'avait pas le sentiment de toucher à une vérité existante au XVIIe siècle.

Y.T.

Puisqu'on a parlé de l'imaginaire, c'est vrai que l'imaginaire est possible à partir de récits. Ce qui va faire diverger les économistes d'une large partie des autres sciences sociales, y compris de l'histoire, c'est d'utiliser des données qui ont soi-disant une valeur scientifique accrue – idée que je ne partage pas – par rapport à des récits. Mais c'est vrai qu'avec l'évolution de l'informatisation des données, on retrouve aujourd'hui, dans toutes les disciplines des sciences sociales, une part de plus en plus grande accordée à la preuve par l'outil quantitatif et par les données, à tel point que finalement, l'ensemble des récits est codé, et on travaille dessus pour essayer d'en tirer des choses. Et alors là, pour le coup, le scientifique se démarque totalement de la fiction, puisque si vous apportez un tableau d'économétrie à un lecteur, il aura quand même du mal à interpréter quoi que ce soit. Donc, la plus-value finalement, de l'économie orthodoxe, c'est aussi de dire :

17. « Fondements économiques de la structure nationale de la Catalogne ».

« Regardez, on est comme les sciences exactes, on va apporter des preuves. Ces preuves viennent des données et finalement le reste n'est que fiction ».

D.M.

Mais l'historien a d'autres faits patents. Ce sont essentiellement les objets, c'est la démarche archéologique, à prendre au sens large c'est-à-dire pas uniquement pour l'Antiquité, mais y compris pour le XIXe siècle, le XXe, etc. Et là, la révolution technologique, c'est le carbone 14 parce qu'il n'y a pas d'histoire sans datation. On nous a donné un truc qui, effectivement, est un socle scientifique. Le carbone 14 nous permet d'être beaucoup plus pertinents dans notre datation et sans ambiguïté. C'est une vraie base. On a un élément scientifique que nos ancêtres historiens n'avaient pas. Mais le chiffre en histoire n'est pas scientifique. On n'a pas les moyens de faire un chiffre scientifique. J'ai des doutes très forts sur le fait que vous [les économistes] en ayez... mais bon. (Rires). La chose par exemple absolument stupéfiante dont on s'est aperçu, avec le carbone 14, est que l'on avait très correctement daté l'art de l'Égypte ancienne... Cet art qui a l'air tellement figé, immobile, etc., se date très facilement à partir de quelques détails qui évoluent de dynastie en dynastie, et qui rendent facile, pour les connaisseurs, la datation de l'art égyptien. Et par contre, l'art grec est beaucoup plus difficile à dater sans carbone 14, parce que l'art de la copie s'est généralisé. Tandis que les Égyptiens, contrairement à ce qu'on pourrait croire quand on se promène dans un musée, ne copient pas. Il y a toujours des petits détails qui changent.

Intervention du public

Il y a des recherches qui permettent d'essayer de faire l'histoire du cheminement de ces matières. Il existe un laboratoire qui accueille les équipes formées non seulement de chercheurs en archéologie, mais aussi d'historiens.

D.M.

Bien sûr. Vous avez tout à fait raison. Cela change beaucoup. L'origine de l'homme, par exemple, a remonté énormément dans le temps. On est aux alentours de 3 millions d'années maintenant. Les routes du commerce, les routes de l'art, l'influence artistique, sont en train d'être définies de façon très ferme. Après, quand on va raconter le commerce, ce ne sera pas la vérité, mais les voies à travers lesquelles les produits se sont diffusés à la surface du globe seront bientôt tout à fait bien connues.

Y.T.

On est partis de Madoff et on arrive à l'Égypte et à la Mésopotamie où l'on retrouve également la finance et des problèmes de dette... Merci beaucoup.